



HAL
open science

Les Schlumberger de l'École centrale

Michel Hau, Nicolas Stoskopf

► **To cite this version:**

Michel Hau, Nicolas Stoskopf. Les Schlumberger de l'École centrale. Centraliens, 2010, 603, pp.76-80.
hal-01117178

HAL Id: hal-01117178

<https://hal.science/hal-01117178>

Submitted on 16 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Schlumberger de l'École centrale

par **Michel Hau**, université de Strasbourg, ARCHE (EA 3400)

et **Nicolas Stoskopf**, université de Haute-Alsace, CRESAT (EA3436)

Si les dynasties industrielles sont un phénomène relativement rare, on peut distinguer en leur sein une élite de très grandes familles qui ajoutent à la longévité dynastique la capacité de reproduire à plusieurs générations de distance la création de centres de profit. Elles ne se contentent pas de se perpétuer à la tête de l'entreprise familiale, mais elles essaient et constituent plusieurs lignées qui rivalisent par leur réussite dans les affaires, tandis que certains héritiers s'illustrent dans de tout autres domaines. Les Schlumberger appartiennent à ce cercle restreint où se rencontrent d'autres familles, alsaciennes (Dollfus, Koechlin...) ou non (Mulliez, Peugeot, Riboud, Seydoux...) pour se limiter ici à l'Hexagone. A l'échelle alsacienne, il n'est pas sans intérêt de constater que, par le nombre d'entrées dans le *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*, qui vient d'achever sa publication, les Schlumberger l'emportent sur les Koechlin et les Dollfus avec 38 entrées contre respectivement 34 et 21.

Ce type de performance étalé sur deux siècles conduit naturellement à s'interroger sur les « secrets » de ces très grandes familles qui, s'ils se limitaient à la transmission d'un capital financier, n'en seraient pas un... Dans le cas des Schlumberger, l'intérêt très précoce porté à une formation scientifique et technique de haut niveau constitue une première piste, mais ce n'est sans doute pas la seule : en suivant la destinée des onze ingénieurs centraliens de la famille, qui cousinent avec autant de polytechniciens et bien d'autres diplômés de haut niveau, sans parler même des descendances féminines, on peut espérer identifier quelques traits remarquables de la culture familiale.

Les Schlumberger sont conformes au modèle mulhousien : originaires de Souabe, des environs d'Ulm, ils sont présents depuis le milieu du XVI^e siècle à Mulhouse où ils embrassent la confession réformée. Leur ascension sociale est très rapide : Claus (Nicolas) (1510-1557), tanneur de son état, est reçu dans la bourgeoisie de la cité sept ans après son arrivée et devient l'un des six représentants de sa tribu (corporation) à siéger au Grand conseil de la ville. Son fils Hans-Ulrich accède d'emblée aux plus hautes fonctions puisqu'il est élu bourgmestre au début du XVII^e siècle. En revanche, la participation des Schlumberger à la fabrication des indiennes qui fait la fortune de la ville – et des familles Dollfus et Koechlin – à partir de 1746, est relativement tardive : les fils de Georg-Jacob (1706-1763) s'y lancent d'abord comme associés commanditaires en 1764, puis comme associés-gérants en 1786. L'un d'entre eux, le benjamin, Peter Schlumberger (1750-1830), dit du Loewenfels, du nom de sa propriété à Mulhouse, compte à lui seul sept ingénieurs

centraliens dans sa descendance qui se répartissent en deux branches :

1. La branche cadette est la plus remarquable et la plus connue puisqu'elle compte parmi ses représentants Conrad et Marcel Schlumberger, les inventeurs au XX^e siècle de la prospection électrique. Elle est fondée par un des personnages-clés de la famille, Nicolas Schlumberger (1782-1867) : orphelin de mère à neuf ans, il arrête sa scolarité à treize ans et entre après deux ans d'apprentissage commercial en Suisse dans l'affaire de son père. En 1810, il s'installe à son compte en transformant un moulin de Guebwiller en filature de coton, se lance en 1818 dans la construction de machines textiles et se spécialise dans la filature des numéros fins dont l'Angleterre avait jusque-là le monopole. L'entreprise Nicolas Schlumberger & Cie (NSC), qui emploie 2 000 ouvriers en 1845, est par ailleurs un laboratoire d'expérimentation sociale qui lui vaut d'être récompensée lors de l'Exposition universelle de 1867 par un des quatre prix attribués pour « avoir développé la bonne harmonie et le bien-être des populations ». En 2010, toujours sous contrôle familial, NSC est leader mondial du matériel de peignage et de filature de laine, un marché très étroit et déprimé qui l'oblige à la diversification.

Mais Nicolas Schlumberger et son épouse Marie-Elisabeth Bourcart sont aussi les créateurs d'une famille... de dix enfants dont l'éducation, le mariage et la carrière ne sont pas laissés au hasard : les cinq garçons passent tous par le pensionnat suisse de Lenzbourg, en Argovie, tenu par le pédagogue Christian Lippe, un disciple de Pestalozzi, puis suivent à Paris les cours de l'École centrale des arts et manufactures. Un seul, Henry (1817-1876), en sort diplômé en 1837. Après un voyage d'étude en Angleterre et en Écosse, il épouse en 1840 sa double cousine germaine, Emma, fille de son oncle Daniel Schlumberger et de sa tante Anne-Catherine Bourcart, et entre dans l'entreprise. Il participe à la mise au point de la peigneuse Heilmann, mais se retire dès 1860 pour s'adonner à ses véritables passions, l'agriculture, l'horticulture et la botanique : il exploite trois fermes, expérimente les techniques les plus modernes et rapporte de ses voyages un herbier de 40 000 échantillons. Il est également maire de Guebwiller de 1859 à 1870.

La succession de Nicolas repose en réalité sur les épaules de Jean (1819-1908) et d'Adolphe (1831-1911). Le premier abandonne vite les cours de l'École centrale pour le droit et se destine au Conseil d'État lorsque son père le rappelle à Guebwiller en 1843 : il reste pendant soixante ans gérant de l'entreprise « ponctuel à l'usine, par devoir traditionnel plus que par goût », écrit son petit-fils, l'écrivain Jean Schlumberger (*Éveils*, 1950), « car il n'était mû par aucun appétit d'argent (il ne dépensait pas le sien) et n'avait de dispositions ni mécaniques, ni commerciales ». Il est davantage historien, entomologiste, président de l'assemblée consultative d'Alsace-Lorraine (*Landesausschuss*) : Guillaume II l'anoblit en 1895...

Son fils aîné, Paul (1848-1926), a du goût pour les sciences et veut devenir professeur, mais son père ne lui laisse pas non plus le choix... Il finit néanmoins par prendre ses

distances avec Guebwiller et l'Alsace allemande, surtout après son mariage en 1876 avec Marguerite de Witt, petite-fille de François Guizot. Le jeune couple réside à Paris ou au Val Richer, la propriété des Guizot en Normandie, et leurs cinq fils font leurs études en Suisse et à Paris. Tandis que Jean (1877-1968) peut suivre sa vocation d'écrivain, Conrad (1878-1936), polytechnicien, et Marcel (1884-1953), ingénieur centralien de la promotion 1907, s'associent après-guerre pour poursuivre les expériences de prospection électrique entamées par Conrad : « L'intérêt scientifique doit primer l'intérêt financier », leur écrit en novembre 1919 leur père qui subventionne leurs recherches, « Marcel apportera à Conrad ses capacités remarquables d'ingénieur et son sens des réalités. Conrad, lui sera le savant physicien. Moi, je les soutiendrai. » C'est le point de départ d'une des réussites industrielles les plus exceptionnelles du XX^e siècle (cf. *Centraliens*, n° 598, décembre 2009, p. 45-48).

Quant au benjamin de la fratrie, Maurice (1886-1977), il fonde en 1919 à Paris la Banque Schlumberger, Istel & Noyer, qui devient Schlumberger & Cie en 1925, spécialisée dans la gestion de portefeuille. De ses trois fils engagés dans les combats de la Libération, seul survit Rémy (1920-1992), ingénieur centralien en 1942, entré en 1947 aux côtés de son père comme associé-gérant de la banque De Neufelize, Schlumberger, formée par fusion en 1945. Elle devient en 1966 De Neufelize, Schlumberger, Mallet & Cie (NSM) avant d'être intégrée en 1978 dans le groupe néerlandais ABN-AMRO : Rémy est PDG de NSM de 1973 jusqu'à la fin des années 1980.

De la branche guebwilléroise, plus précisément d'Adolphe (*supra*), descend également un quatrième ingénieur centralien, son petit-fils Ivan (1916-1976), diplômé en 1933 : il entre en 1947 chez Electroforge dont il devient directeur général de 1955 à sa retraite en 1973.

2. La branche aînée des descendants de Peter Schlumberger du Loewenfels est d'abord illustrée par son petit-fils, Jules-Albert Schlumberger (1804-1892), grand entrepreneur de l'industrie textile comme son oncle Nicolas. Il construit progressivement une affaire de filature et de tissage, Schlumberger Fils & Cie, spécialisée dans le velours et la moleskine, qui exploite deux usines mulhousiennes, à la Dentsche (sur l'emplacement actuel de la Tour de l'Europe) et à la Mer rouge (un quartier qui doit son nom à l'utilisation des colorants). Il emploie près de 1 700 ouvriers en 1875 et préside la chambre de commerce de Mulhouse de 1849 à 1891. De ses cinq fils, tous industriels, deux sortent de l'École centrale : alors que l'aîné, Émile (1834-1863), disparaît prématurément, Théodore (1840-1917) fait une grande carrière qui le conduit à exercer une position dominante sur le patronat mulhousien de son époque. Diplômé en 1861, il complète sa formation par un séjour de deux ans à Manchester, puis entre dans l'affaire familiale dont il devient l'associé en 1875. Il est député au Reichstag de 1900 à 1907 et préside la Société industrielle de Mulhouse de 1911 à sa mort.

Si l'entreprise disparaît dans la crise des années 1930, provoquant un véritable traumatisme à Mulhouse, la lignée familiale prouve sa capacité de rebond. Parmi les petits-fils de Théodore, les trois fils de Paul (1877-1952), Daniel (1904-1972), Jean (1907-1987) et

Pascal (1911-1986) réalisent des parcours remarquables : Daniel est un éminent archéologue, spécialiste de l'hellénisation de l'Orient, directeur de fouilles en Afghanistan et membre de l'Institut ; Jean, alias Johnny, créateur de bijoux à New York et à Paris pour Schiaparelli et Tiffany, dont il devient vice-président, est le joaillier des stars, comptant dans sa clientèle Lauren Bacall, Liz Taylor et Jacky Kennedy ; Pascal enfin, diplômé de l'École centrale en 1934, assiste son père avant de lui succéder à la tête de Plasco, une PME établie à Huningue (près de Bâle), spécialisée dans la fabrication des matières plastiques. Après la guerre, il occupe diverses autres fonctions chez SLM Winterthur et dans la joaillerie auprès de son frère.

3. Il faut remonter au XVII^e siècle dans la généalogie Schlumberger pour trouver le point de départ d'autres lignées qui ont produit des ingénieurs centraliens. François (né en 1923) et ses cousins, les deux frères Christian (1925-1994) et Guy (né en 1928) se sont côtoyés à l'École centrale dont ils sont sortis respectivement en 1949, 1950 et 1951. Ils sont tous les trois les petits-fils d'Émile Schlumberger (1850-1923), docteur en médecine à Mulhouse, et appartiennent à la branche dite des Schlumberger-Steiner, qui remonte à leur trisaïeul, Jean-Georges Schlumberger (1788-1847), époux d'Ursule Steiner. Ce dernier est le fondateur de l'entreprise Schlumberger-Steiner & Cie qui exploita plusieurs usines de filature et de tissage à Mulhouse, à Roppentzwiller et au Val d'Ajol (près de Remiremont). François fait toute sa carrière d'ingénieur à la Compagnie électro-mécanique, plus précisément dans une de ses filiales, la Société de condensation et d'applications mécaniques. Christian et Guy divergent par leurs spécialités : le premier est électronicien, ingénieur à la Compagnie générale de télégraphie sans fil (CSF, puis Thomson-CSF), le second travaille aux Constructions métalliques de Provence et devient un expert des appareils à pression, de la soudure et de la chaudronnerie.

4. Jean-Jacques Schlumberger (1925-2005), ingénieur diplômé de l'École centrale en 1949, est encore un parent plus éloigné des branches qui précèdent puisqu'il faut remonter encore une génération plus haut pour trouver un ancêtre commun. Ses aïeux font un peu figure de parents pauvres de la famille, soumis en tout cas à des hauts et des bas : de Peter (1775-1867), armateur à Dantzig, descend Adolphe (1805-1848), chef de gare à Dornach (faubourg de Mulhouse) à sa mort, puis Oscar (1845-1927), chef comptable à la Société franco-russe de matériel maritime. C'est à Saint-Pétersbourg que naît en 1898 son fils, Alfred, père de Jean-Jacques. Il épouse sa cousine germaine Marguerite Schlumberger et devient directeur général de la Société française de stéréotopographie. Son fils fait également carrière dans cette société dont il est directeur adjoint en 1967.

Au terme de cette revue d'effectifs, il faut se rendre à l'évidence : il y a incontestablement une part de hasard dans la présence de ces onze Schlumberger parmi les anciens élèves de l'École centrale entre 1837 et 1951. On constate en effet leur dispersion au sein de la famille avec des liens de parenté parfois si lointains qu'ils sont en pratique

inexistants. Il n'y a donc pas d'équivalent pour l'École centrale à la dynastie sur six générations de dix Schlumberger polytechniciens, descendants du frère aîné de Peter Schlumberger du Loewenfels. Mais il faut par ailleurs reconnaître deux autres points : ce sont les fils de Nicolas et de Jules-Albert qui inaugurent, avec les Gros, la tradition alsacienne de ces patrons ingénieurs dotés d'une formation scientifique et technique de haut niveau ; d'autre part, l'École centrale n'est qu'une des voies de la réussite pour des enfants d'industriels attirés par bien d'autres perspectives et ramenés souvent de gré ou de force dans le droit chemin. Ces caractères sont le produit d'un investissement éducatif sans faille, d'un niveau élevé d'exigence vis-à-vis des enfants et de la puissance de l'autorité paternelle. Les Schlumberger sont sans doute parmi les premiers à avoir compris que non seulement la possession d'un patrimoine confortable ne dispense pas d'atteindre l'excellence, mais qu'elle y oblige. De ces valeurs familiales transmises par une voie très verticale, Jérôme Seydoux témoigne lorsqu'il évoque ses relations avec son grand-père, Marcel Schlumberger (*L'important, c'est de gagner*, 2008, p. 243) : « J'avais énormément d'admiration. Mais ce n'était pas un homme très loquace. Quand j'ai annoncé que j'étais reçu à mon bac, il a juste dit : « C'est bien. » Pas un mot de plus. C'était terminé. A la campagne, en week-end avec ma sœur qui avait deux ans de plus que moi, parfois nous étions chargés du repas. Et nous étions terrorisés car il disait juste « c'est bon » ou « c'est immangeable ». (...) Nous étions terrorisés ! Il détestait tout ce qui n'était pas parfait. (...) Il nous a appris l'exigence du travail bien fait. Et même l'excellence. Sa philosophie, c'était : quand vous faites quelque chose, il faut le faire bien, sinon, ce n'est pas la peine. »

Bibliographie :

Tableaux généalogiques de la famille Schlumberger, 1953 et 1956.

Paulette Teissonniere-Jestin, « Itinéraire social d'une grande famille mulhousienne : les Schlumberger de 1830 à 1930 », in Michel Hau (dir.), *Familles industrielles d'Alsace*, Strasbourg, Oberlin, 1989.

Clarisse Schlumberger, *Schlumberger, racines et paysages*, Strasbourg, Oberlin, 1997.

Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les dynasties alsaciennes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2005.

Michel Hau et Nicolas Stoskopf, « Le rôle du père en Alsace du XVIII^e siècle à nos jours », *Autorité, liberté, contrainte en Alsace*, Nancy-Colmar, Éditions Place Stanislas, 2010.